

CHAPITRE II : SITUATION DES TXICÃO

Qui sont les Txicão ? D'où viennent-ils ? A quelles sociétés du Brésil indigène s'apparentent-ils ? A partir du premier contact avec des Blancs dont nous ayons témoignage, en octobre 1964, (Galvao et Simoes, 1965) on a pu préciser qu'il s'agissait d'un groupe de langue caribe, venu assez récemment de l'Ouest, c'est-à-dire du bassin du Teles Pires - Juruena et culturellement d'affinité amazonienne. Ces indications, quoique sommaires, sont exactes, nous allons préciser ici l'itinéraire des Txicão jusqu'à leur entrée dans le bassin du Haut Xingu, situer leur ethnie et leur société dans le cadre général des sociétés amazoniennes, enfin décrire à grands traits leurs relations heurtées avec les Xinguanos avant et après leur pacification. Avant toute chose, on doit s'interroger sur leur nom tribal. Pendant la première partie de notre enquête, nous avons admis que le nom reçu, orthographié et prononcé par les Brésiliens chicao, Tchicao, ou Txicao était leur ethnonyme propre. Nos informateurs ne nous dirent rien à l'encontre, bien que le terme parût assez singulier par rapport à la phonologie de langue, réalisé phonétiquement comme (cikão) ou (tsikão). Puis, au cours d'une conversation à bâtons rompus lors de notre second séjour, portant sur les anciens ennemis des Txicao, nous apprîmes avec quelque étonnement que ce nom leur avait été donné par un groupe hostile, et qu'ils se connaissaient eux-mêmes comme Ikpeng. Cette information recuë, nous le verrons, des témoignages assez confus recueillis par le poste

1964 / 1965 / 1966 / 1967 / 1968 / 1969 / 1970 / 1971 / 1972 / 1973 / 1974 / 1975 / 1976 / 1977 / 1978 / 1979 / 1980 / 1981 / 1982 / 1983 / 1984 / 1985 / 1986 / 1987 / 1988 / 1989 / 1990 / 1991 / 1992 / 1993 / 1994 / 1995 / 1996 / 1997 / 1998 / 1999 / 2000 / 2001 / 2002 / 2003 / 2004 / 2005 / 2006 / 2007 / 2008 / 2009 / 2010 / 2011 / 2012 / 2013 / 2014 / 2015 / 2016 / 2017 / 2018 / 2019 / 2020 / 2021 / 2022 / 2023 / 2024 / 2025

"Bakafri" du S.P.I. Quant au terme Ikpeng, l'accord ne s'est pas fait entre les meilleurs informateurs sur son origine. C'est peut-être l'ethnonyme ancestral, mais pour d'autres il s'agirait d'une dénomination faite par de plus anciens ennemis, et adoptée par la suite. Quoiqu'il en soit, il y a unanimité sur le fait que cette désignation est plus ancienne et plus authentique que celle de Txicão; nous avons néanmoins gardé l'appellation reçue par souci de convenance vis à vis des ethnologues et indigénistes brésiliens, en l'orthographiant selon la prononciation indigène. Quant à l'incertitude sur l'ethnonyme, il s'agit d'un phénomène assez général dans ce type de société, qui reflète certaines propriétés importantes du système de nomination indigène que nous traiterons plus loin.

#### L'ITINERAIRE DES TXICÃO

Il n'existe pas de traces écrites, à notre connaissance, des Txicão ou Ikpeng, avant leur entrée dans la région des formateurs du Xingu. Nous analyserons donc les traditions propres des Txicão quant à leur passé. Elles ne permettent qu'une reconstruction assez incertaine, et de peu de profondeur temporelle, de leur histoire. Par la suite, les indications existantes quant à des peuples de langue très voisine ou similaire permettront d'éclairer un peu mieux leur cheminement probable. Il n'y a pas chez les Txicão de mythe <sup>d'origine</sup> proprement dit, bien qu'un cycle important de mythes (Kantavo et ses frères) décrive certains des actes fondateurs de la société, et que d'autres mythes racontent l'origine des plantes cultivées, des maladies ou de certaines cérémonies. A la différence des Xinguanos

(y compris les Bakaïri), il ne semble pas exister de mythe étiologique où sont créées par séparation les différentes ethnies, blancs inclus, à l'origine du temps social. Nous avons ici plutôt affaire à une série de gradations dans les "histoires" ou "paroles" des Txicáo (Ikpeng muran : la langue txicáo; Kantavo muran : la parole de Kantavo ou le mythe de K.), depuis les démiurges ancestraux, comme Kantavo, jusqu'à des personnages doués de pouvoirs extraordinaires mais semi-historiques, c'est-à-dire partie intégrante de telle ou telle parentèle. Par ailleurs, il existe des traditions orales, essentiellement centrées autour d'exploits et de revers guerriers que les Txicáo rattachent avec imprécision à des ancêtres localisables dans le champ cognatique plutôt que dans "l'échelle" des générations. Que nous apprennent ces récits semi-mythiques et ces traditions ? Les débuts de "l'histoire" Txicáo sont déterminés par les limites extrêmes de la mémoire tribale, zone floue où les acteurs sont des figures originaires de tel ou tel groupe de parentèle d'aujourd'hui, mais peu distinctes des "grands" ancêtres aux pouvoirs sur-naturels du mythe. Toutefois les autres protagonistes de ces événements anciens ont une réalité attestée par ailleurs; on doit donc considérer que, même si les Txicáo ne peuvent fournir la liste complète des liens généalogiques entre les personnages de cette époque et les hommes d'aujourd'hui, ceux-là ont une forte probabilité d'existence historique. Ajoutons, pour éviter toute méprise, que ces questions sur la réalité de leurs ancêtres ne préoccupent pas le moins du monde les Txicáo, et qu'un individu nommé aujourd'hui Kantavo, nom d'un démiurge originel, se rattachera de lui-même à la parentèle de celui-ci, de même que tous ses congénères. Dans cette

première époque, les Txicão disent avoir eu des ennemis nombreux, et un allié solide en la tribu des Tchipaya, vivant le long du fleuve Igpa (1). Leurs relations avec les Tchipaya étaient amicales et suivies, bien qu'ils mentionnent avoir capturé et élevé un certain nombre d'entre eux, et les Txicão leur attribuent l'origine des formes ainsi que des techniques de la vannerie, du tissage du coton et de quelques autres techniques; en outre ils avouent leur avoir emprunté plusieurs chants et éléments de rituel qu'ils ont assimilés aux leurs. Curieusement on constate que les sources anciennes (p. ex. Nimuendajù in J. Steward ed. 1948, vol. III et Snethlage 1910 et 1921) font état d'une tribu Xipaya habitant les rives de l'Iriri, affluent majeur du bas Xingu. Ces Xipaya, de même langue que les Juruna du moyen Xingu, sont signalés dans cette région au moins depuis 1850. Un de nos informateurs Juruna, qui connaît la région des cours moyen et inférieur du Xingu et de l'Iriri, nous a donné le nom de l'Iriri en Juruna - Xipaya : Xipa, qui offre quelque similitude phonétique avec le Txicão Igpa. Par ailleurs, les cultigènes Xipaya décrits par les Txicão correspondent aux cultures traditionnelles des groupes Juruna - Xipaya, et sont pour la plupart ceux des Txicão aujourd'hui (figure 2). Enfin les Txicão au poste Leonardo indiquent tous comme lieu d'habitat des "Tchipaya" la direction Nord-Nord-Ouest, c'est-à-dire celle de l'Iriri. C'est à cette époque que se situe probablement l'épisode de la rencontre avec des gens de même langue : lors d'une expédition de ramassage de noix du Brésil (Lecythus spec.; en Tx. "upuya"), le groupe ancestral des Txicão tombe sur un groupe inconnu, qui, à toutes les questions, répond par les mêmes questions. L'étonnement et le plaisir de la reconnaissance

sont mutuels, les Txicáó n'évoque<sup>t</sup> pas sans attendrissement ce lointain souvenir d'un jeu de miroirs. Toutefois une attaque des Tapaúgwo (tribu hostile non identifiée, peut-être similaire aux kreên - Akore, de langue Gê) sépare ces frères nouvellement réunis.

Plus tard, les Txicáó habitent une région marquée par de nombreuses rivières convergentes, où ils guerroient contre toute une série de groupes. Les noms de rivières, tous fondés sur un qualificatif (p. ex. Kumuakpo : la rivière de la canne sauvage, gynerium sagittatum) ne permettent guère d'identifier la région. En revanche, la configuration générale du réseau hydrographique, telle que le plus vieil informateur nous l'a représentée, la description de certaines ressources (noix du Brésil) et de certains accidents géographiques, et des indices tenant aux noms et aux caractères des ennemis des Txicáó dans cette région, permettent d'avancer qu'il s'agit du bassin du Teles Pires - Juruena, peut-être plus précisément la zone comprise entre le confluent Rio Verde - Teles Pires et le confluent Teles Pires - Juruena. Parmi les ennemis des Txicáó, on note outre les Tapaúgwo susmentionnés, les Abaga, qu'il est tentant d'identifier avec les Apiaká de langue tupi, situés entre le Juruena et son affluent l'Arinos (vers 1850 - 1900), d'autant plus que les Txicáó les décrivent comme "maîtres" des pierres de hache et affreusement tatoués de noir autour de la bouche (cf. Nimuendajù, in op. cit.), les Kumari qui restent indistincts (le nom ne semble correspondre à aucun ethnonyme connu de cette région, peut-être s'agit-il des Kayabi), enfin un groupe de Blancs, doté de chevaux et de bétail, parmi lesquels les Txicáó capturent une ou

plusieurs personnes, restées sans descendance. Bizarrement ce dernier ennemi est nommé Tupi par les Txicão. Ces hostilités permanentes, bien qu'irrégulières, entraînent des déplacements multiples du village Txicão. Ce n'est ni l'écologie, ni la recherche d'une "terre sans mal", ni un quelconque "Wanderlust" qui provoque les migrations txicão, mais, de leur propre aveu, les revers de la guerrilla et la recherche de la sécurité. A partir de cette époque, on ne peut plus douter de la réalité des ennemis qu'ils énumèrent puisque les captifs saisis à ces tribus figurent au sommet, ou plutôt, comme le disent logiquement les Txicão, à la racine, de nos généalogies. Nous n'avons pourtant trouvé aucune confirmation dans les sources courantes de la présence d'un groupe de langue caribe dans cette province vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Poussés par leurs adversaires, eux-mêmes poussés par l'avance du front de colonisation le long du Teles Pires, les Txicão franchissent sans doute peu avant 1900 la Serra Formosa, barrière naturelle insignifiante qui marque la ligne de partage des eaux entre les bassins du Teles Pires - Juruena et le Haut-Xingu. Ce nouvel habitat semble avoir été fréquenté également par leurs ennemis du Teles Pires, Abaga et Kumari, avec lesquels la guerrilla se poursuit, mais aussi par un groupe qu'ils appellent les Pakaíri, et décrivent comme composé de "blancs et de quelques noirs". Il s'agit évidemment des Bakaíri du Paranatinga (plus probablement que ceux du Rio Novo) déjà acculturés, donc habillés à l'européenne et élevant du bétail, et mêlés à quelques éléments caboclos. Les Txicão n'ont jamais capturé, selon leurs dires,

d'enfants ou d'adultes Pakaíri, mais ont parfois "visité" leur poste, sûrement volé et razzié, et tué quelques voyageurs loin du poste, mais beaucoup plus tard, dans les années 1950. Pourtant, vers 1927, les agents du S.P.I. en poste à Simoes Lopes, signalaient un groupe d'Indiens hostiles entre le Teles Pires et le Rio Verde (affluent du précédent). Précisément, le capitaine Noronha relate qu'à dix lieues du poste Simoes Lopes, une expédition de ravitaillement d'un campement avancé fut assaillie, dépouillée de ses biens et massacrée:

..."convencom a hipótese de que foram atacados quando acabavam de chegar no pouso, os indios tendo - se aproximado com mostras de amizade, pois ficou provado tratar - se do indio apellido chicao com seus companheiros. Estes indios tinham, dias antes, estado no Posto pedindo ferramentos (...)" (Archives S.P.I. relatorio 1927, I.R.I. Mato Grosso.)

Il ajoute que cet indien (chicao) est déjà connu du poste comme "exigente e má indole". S'agit-il des Txicão ? Nous ne le pensons pas car :

- 1) L'évènement ne nous fut jamais conté, même par l'informateur le plus âgé, vivant à l'époque. Il ne peut être question de "pudeur" ou de honte, puisqu'il nous fut conté des histoires d'attaques et de meurtres en d'autres occasions, contre des Blancs y compris, avec autant ou plus de "gratuité" apparente.
- 2) Les Txicão n'eurent jamais de rapport direct (visites, dialogue même élémentaire) avec les Pakaíri, mais des relations furtives, où ils couvraient leurs traces.
- 3) Les documents recueillis à cette époque (1925, 26, 27) au

poste Simoes Lopes sur les indigènes indiquent qu'ils avaient affaire à des Kayabi (en particulier figurent aux archives des listes de vocables Kayabi) à différents degrés d'acculturation.

- 4) Le nom propre chicao ne figure dans aucune généalogie txicão comme nom ou surnom individuel.

Le plus probable est qu'il s'agissait d'un groupe de Kayabi semi-acculturé (peut-être d'une autre ethnie de la région), et que le nom de l'un d'entre eux est passé, dans l'usage régional, comme générique de "indios brabos", désignant une bande de maraudeurs et de guerriers. Comme les Txicão hantaient probablement les environs, ils ont été naturellement assimilés à ces bandits. Ils reconnaissent eux-mêmes que ce nom leur fut attribué par des ennemis (indiens), peut-être les Abaga. Une autre tribu aurait ainsi servi de relais. L'origine de "Txicão" est donc le brésilien "chicao" diminutif familier du prénom "Francisco". Deux témoignages antérieurs permettent de préciser le site probable d'habitation des Txicão. En 1899 d'abord, Hermann Meyer (et T. Koch-Grünberg) explorant le Ronuro, rencontre sur la rive gauche du bas Ronuro un campement et un port indiens. A quelque distance, il trouve un village composé d'une unique habitation, dont les quatre habitants s'enfuient à sa vue. La maison, grande et bien faite, rappelle le type xinguano avec quelques différences; les deux ethnologues remarquent une série de détails distinguant nettement ces Indiens des Xinguanos:

- présence de tipiti (presse tubulaire à manioc)
- absence d'ornementation sur les ustensiles domestiques
- empennage des flèches "cimenté" (i.e. collé sur la haste et

chicao =  
xinguano  
em 1899  
chicao



non cousu.) comme dans le bassin du Tapajoz.

- tatouage facial (vu par un des guides Bakafri) ressemblant à celui des Apiaká du Tapajoz.

En outre, ils notent des cultures de cará, maïs, manioc, haricots, patates et tabac, et de mauvaises poteries. Ces observations s'appliquent exactement à la culture Txicáó (à l'exception du tabac, qu'ils disent avoir récemment perdu), et un panier recueilli par l'expédition et autrefois au musée de Leipzig <sup>(3)</sup> est semblable aux paniers txicáó d'aujourd'hui de type plat (Max Schmidt, 1942, fig. 180 et p. 302). Malgré le vif désir de Meyer d'entrer en contact pacifique avec ces inconnus, ceux-ci restent sous le couvert de la forêt pendant la visite. L'ethnologue allemand suppose qu'il peut s'agir de Kabixi et son collègue d'Apiaká (de langue tupi); tous deux sont d'accord sur l'origine occidentale de ce peuple (Meyer, 1900 p. 124; Koch-Grünberg, 1902 p. 359 - 360; Meyer, Diarium inédit, Juli 1899). Les Txicáó, quant à eux, s'ils n'ont pas gardé souvenir de cette visite, ont bien eu à cette époque un village (ou deux) sur le Ronuro. Ensuite, une expédition militaire brésilienne, celle du Commandant Fontoura, qui descend le Ferro (affluent du Von den Steinen, lui-même affluent gauche du Ronuro) en 1913, puis suit le Xingu, recueille chez des Indiens "Kayabi" une coiffure de coton, tissée, ornée de motifs en diamant et surmontée de deux aigrettes en plumes de toucans, qui figure aujourd'hui dans les collections du Musée National de Rio - de - Janeiro <sup>(4)</sup>. Il est impossible de connaître les conditions exactes de collecte de cet objet, puisque nous n'avons pas retrouvé le rapport du Commandant Fontoura, mais cette coiffure est la même que celle que les Txicáó appellent oçilat

et utilisent dans le rituel précédant le départ à la guerre, le "chant des ennemis". Il est possible que Fontoura l'ait effectivement recueillie chez les Kayabi, les Txicão abandonnant pour différentes raisons certains de leurs paraphernalia auprès de leurs ennemis, toujours est-il que c'est un indice de plus de la présence des Txicão entre le Von den Steinen et le Ronuro à cette époque. Quelques années plus tard, les Txicão racontent qu'ils découvrirent par hasard, lors d'une chasse rituelle wokpongna (qui précède la cérémonie d'initiation), des traces d'habitation des Xinguanos, probablement sur le Batovy. Commence alors une longue série d'attaques contre les villages xinguanos les plus méridionaux, Waura, Nahukua, Mehinaku. La première attaque n'a guère dû précéder 1930 - 1935, puisque le premier voyageur à recueillir un témoignage sur les Txicão auprès des Xinguanos fut un missionnaire américain, Martha Moennich, qui visita Nahukua en juin 1937. Dans son livre au titre révélateur "Fighting for Christ in the Xingu jungles" (5), elle révèle que des "Kayabi" venaient d'attaquer les Nahukua, tuant deux hommes, enlevant un garçon, et perdant eux-mêmes un homme, et ajoute:

" We learned that it had been SIKAUM, the tall and dreaded chief who had come with his cajabis from their camping village, crossed the Kurezevu, and ambushed the Nafuquas at this point."  
(Moennich, 1942, p. 56)

Elle dit aussi, <sup>que</sup> deux ans plus tôt, les Nahukua avaient repoussé les "Kayabi" sur la rivière Kulisehu, avec l'aide des Trumai ... Ces informations, en dépit de l'identification des assaillants à des Kayabi (d'origine brésilienne sans aucun doute, par les "encarregados" du S.P.I. à Simoes Lopes), recourent avec

précision les récits Txicão. A cette époque, un Nahukua d'une dizaine d'années fut capturé, dont les filles ont aujourd'hui entre vingt et vingt-huit ans et sont txicão. Les Txicão sont donc parvenus dans le Haut-Xingu après un séjour de quelques dizaines d'années dans le Haut-Tapajoz, issus de la région de l'Iriri dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Y-a-t-il ailleurs en Amazonie des groupes de même culture ? La réponse à cette question peut avoir plus qu'un intérêt anecdotique.

#### POSITION DU TXICAO DANS LA FAMILLE CARIBE.

On sait que la langue des Txicão appartient à la famille Caribe depuis que ceux-ci acceptèrent pour la première fois le contact et l'échange avec les Brésiliens, en 1964. L'ethnologue E. Galvao, présent à cette première rencontre, recueillit auprès des Indiens une douzaine de vocables qui lui permirent d'identifier le Txicão et d'établir son affinité avec la langue "Apiaká" (du Tocantins) et le Yaruma des anciens ennemis des Kalapalo et des Suya (Galvao et Simoes, 1965, p. 24). Par ailleurs, les similarités lexicales sont frappantes avec la langue de différents groupes appelés ARARA, de la région du bas Xingu. Bien que les vocabulaires recueillis parmi ces diverses tribus soient souvent sommaires, une comparaison révèle qu'il s'agit en fait d'une même langue. Nous ne citons ici qu'une partie du lexique commun, en ayant soin de ne pas omettre les différences de sens pour les cognats.

<u>FRANCAIS</u>	<u>YARUMÁ</u>	<u>APIAKÁ</u>	<u>ARARÁ</u>	<u>TXICÁO</u>
. dent	uén	yeri	ieri	oén (2) yen (3)
. oreille	uvána	i-wanan	panango	ibanan
. nez	yeinat	i-nan	ungango	engnan
. oeil	i-enguru	angruno	ungrungo	engru
. main	yemearé	omiat	omia(d)	emiaré
. pied	upún	ipun	pukungá	ipun (3) upun (I)
. bouche	uvóri	ibori	poringo	iboran (3) uboran (I)
. jambe	evutzín	iptxin	pucinga (cuisse)	epcin
. ongle	yamóin	amofn	amainga	amón
. chevelure	yempitpún	i-re-put	eretpungo	eretput
. ciel	kavón	kabo	kapó	kabó
. soleil	tzitzi	tsitsi	cici	cici
. lune	nunó	nuno	nuná	nunó
. étoile	tsirín	tiring	ciring	tërim
. eau	páru	paru	paru	báru (archaïque)
. feu	kampón	kampot	kampó(d)	u-kampu-ru (possédé)
. bois arbre	yeín	yei	iéi	yay
. terre	oron	rong	oróng	oron
. maison	auró	ouro	óuta	ouro
. père adresse :	papa		papa	pupa
référence :		ongme	umé	ungme (2)
. mère	yemé	yeme	iemé	ye

. frère aîné	yamimurú		hirú	ëru (1) iru (3)
. frère cadet	imáno		maná	imaná
. fils	Umún	? moni (garçon)	arygpiyé imelino (c.)	ëmun (1) imlen (f.p.)
. fille	yemusín			emcin
. mari	ió	omro *	kankam	yo (= amant)
. homme			ukón	ugwón
. épouse	yakuri	pomie	umiengmá	umuye
. beiju	kurén	abat	apád	abiá (platine)
. racine de manioc		keren	kitén	tehen (manioc possédé)
. singe sapajou (cébidé)	tahuen	taue	tawé	taé
. bon	kuimara	kurep	kure(p)	kutpip (confortable)

etc

\* peut être le pronom "tu" - cf. Txicão omo, Arara omóro

Sources

1. Yarumá du Suyá-missu

recueilli auprès de captifs, en 1896, par H. Meyer.

(in Krause, 1936)

2. Apiaká du Tocantins

recueilli en 1888 par Ehrenreich

(in Ehrenreich, 1895)

3. Arará du Xingu

recueilli en 1916 près d'Altamira par C. Nimuendajú (1931);

une référence indiquée (c.) provient de Coudreau (1897)

qui rencontra en 1896 des Arará dans la même région.

Il apparait donc que les différences phonétiques entre cognats sont minimes, et que, même en examinant les vocabulaires les plus complets deux à deux (Apiaká, Arará, Txicáo), on obtient un pourcentage de cognats toujours supérieur à 80%. Ceci indique l'existence d'une langue nouvelle dans la famille caribe, et il appartient aux linguistes de l'y situer. A première inspection, cette langue Arará nous semble plus proche de certaines langues caribes nord-amazoniennes que du Bakafri et du Kalapalo-Kuikuru. En particulier, le groupe de dialectes déterminé par P. Krikel (1958), comprenant Apalai, Wayana, Trio, Warikyana, Parukóto, pourrait se révéler le parent le plus proche de l'Arará. Rien de ce que l'on peut dire de la culture de ce groupe tribal n'irait à l'encontre de cette hypothèse.

#### LE GROUPE ARARA.

Nous appelons ici Arara le groupe dialectal et tribal qui comprend les sociétés Txicáo, Yarumá, Apiaká et Arara. Les informations existant sur ces deux dernières sociétés sont à la fois lacunaires et incertaines, et les conclusions que l'on peut en tirer quant à l'histoire culturelle de ce groupe relativement minces. Le terme ARARA semble avoir été appliqué à des groupes indigènes amazoniens au moins depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, <sup>(6)</sup> et les références à des sociétés habitant la région du moyen et bas Xingu appelées Arara sont plus nombreuses à partir de 1850 (cf Ehrenreich 1895, Nimuendajù 1931 et 1948). Il est possible que l'origine de ce nom tribal soit le tatouage facial bleu-noir de la tempe à la commissure des lèvres, dont les trois lignes parallèles évoquent les replis cutanés hérissés de plumules

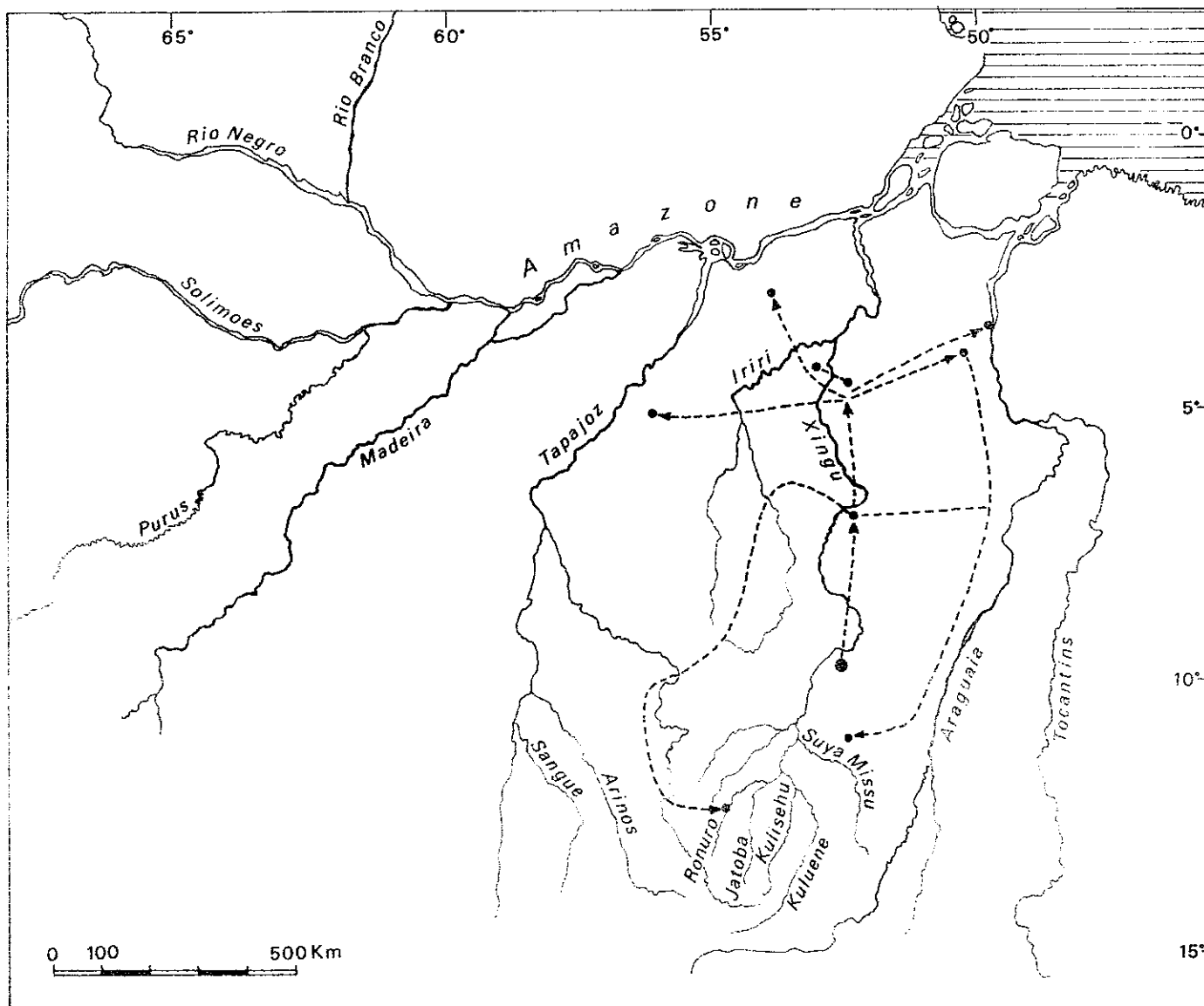


Fig. 1a - CARTE DES DEPLACEMENTS PROBABLES DU GROUPE ARARA DEPUIS ENVIRON 1800.

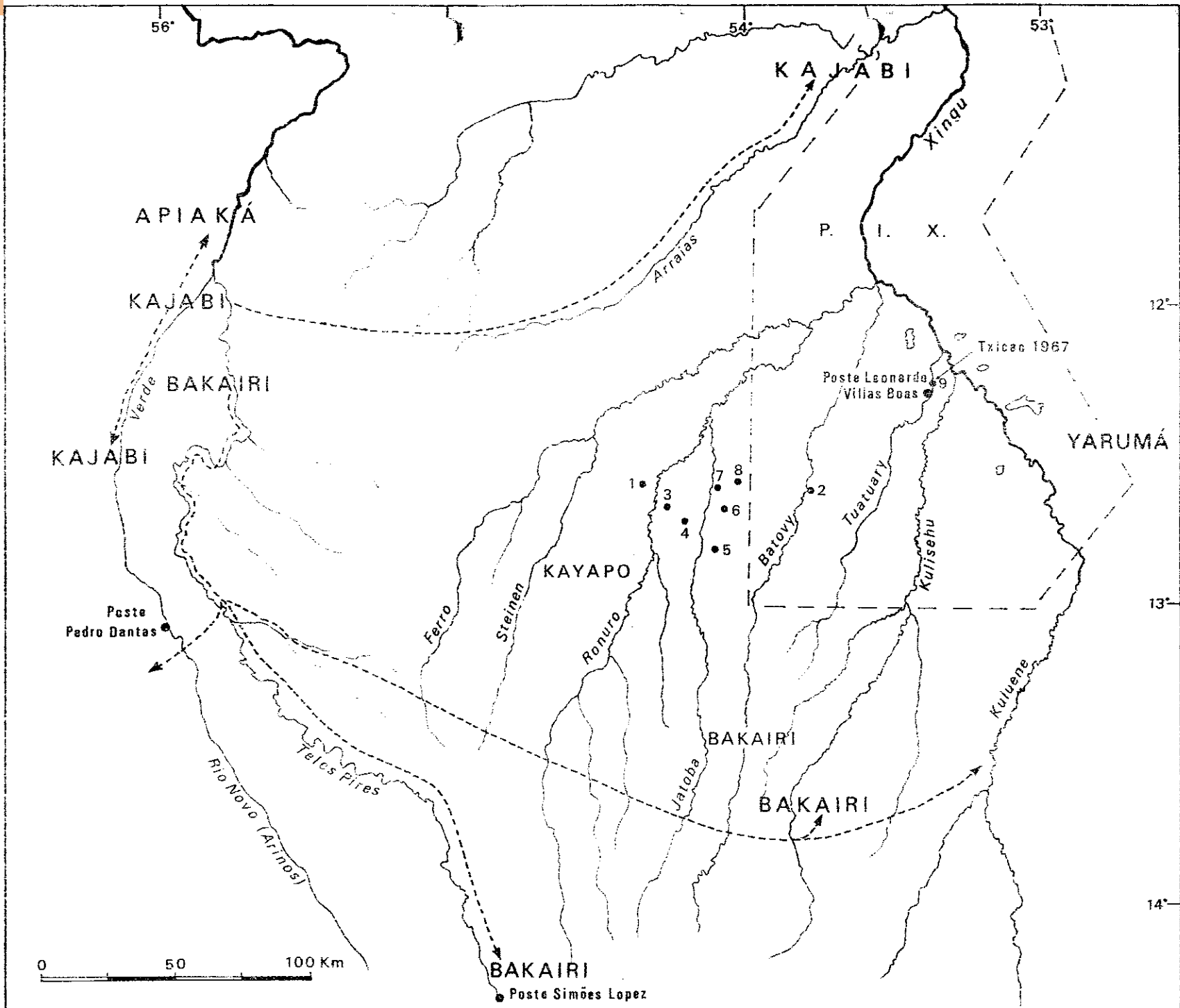


Fig. 1b - LES TXICAO DANS LE HAUT-XINGU 1900-1970



noires autour de l'oeil de l'ara (7). Quant aux Apiaká, dont Ehrenreich dit qu'ils portent le même tatouage, il semble qu'ils soient signalés pour la première fois par Von Martius (1820) entre Tocantins et Xingu, à la latitude de 6°-7°. Contrairement à l'opinion de ce dernier (in Ehrenreich, 1895, p. 80), il ne peut s'agir du même peuple que les Apiaká du haut-Tapajóz, de langue tupi et portant un tatouage très différent. En outre l'évêque du Pará, en 1873, puis Ehrenreich en 1888, rencontrent ces Apiaká et recueillent des vocabulaires montrant l'affiliation caribe de leur langue. Au début du siècle, il existe donc une série de groupes Arara disséminés de part et d'autre du Xingu :

1. sur le Ronuro , un groupe qui peut être les Txicão: cf supra (1899, in H. Meyer 1900 et Koch-Grünberg 1902)
2. sur le Suya-missu, les Yaruma (1896, in H. Meyer 1897)
3. sur un petit affluent gauche du Xingu, en aval du confluent Iriri-Xingu, un groupe Arara en contact avec la ville d'Altamira (1884, in Von den Steinen, 1887 et 1896, in Coudreau, 1897)
4. sur le haut-Curuá d'Ituqui, affluent mineur de l'Amazone, quelques groupes d'Arara "bravos". (1896 - in Coudreau, 1897)
5. sur le Pacajá, affluent de la rive droite du Xingu, un peu en aval d'Altamira, un groupe d'Arara "mansos" (ou Pariri) dont Nimuendajù rencontre quelques individus à Altamira en 1916 (Nimuendajù, 1920, manuscrit)
6. dans le bassin supérieur de l'Anapu et du Pacajá, affluents du Pará (en amont de l'embouchure du Tocantins) un ou plusieurs groupes Apiaká, rencontrés en 1888 sur le Tocantins

par Ehrenreich (1895). Ce dernier déclare que leur auto-désignation est probablement "Apingui".

7. dans le bassin du Madeira, un groupe Arara est mentionné par les Archives du Service des Indiens du Mato Grosso (1848 et 1872, recensements). Il semble douteux qu'il puisse s'agir de la même ethnie. Il n'y a guère d'informations sur ce groupe en dehors de cette référence.

Une telle dispersion est remarquable pour un groupe ethnique parlant des dialectes aussi proches. Deux ethnologues, se fondant sur leurs contacts éphémères avec des Arara ont tenté d'en rendre compte. Pour Ehrenreich (1895), qui s'appuie sur les récits d'informateurs Apiaká, les Arara auraient été chassés du bassin du Rio Verde (affluent du Teles Pires) par les Suya, seraient passés à travers des territoires Juruna pour parvenir aux rives du bas Tocantins. Son argumentation repose sur une base ethnographique fragile, un rapprochement linguistique contestable (l'extrême ressemblance entre Bakaïri et Arara) mais illustre parfaitement le cheval de bataille théorique de son ami et collègue Von den Steinen, qui postulait comme berceau culturel de la famille caribe la région de l'interfluve Teles Pires - Tapajoz/haut-Xingu. Nimuendajû, quant à lui, recueille de la bouche d'informateurs Juruná, l'histoire d'une migration forcée des Arara depuis le moyen Xingu (latitude 6°, environ) vers le Nord, de part et d'autre du fleuve. Des groupes hostiles Kayapo auraient vers 1850 délogé les Arara. Les deux auteurs s'accordent au fond pour décrire un mouvement récent dans le sens Sud - Nord, et la dispersion de petites unités de part et d'autre du Xingu déjà colonisé. La tradition

Yaruma que nous avons recueillie auprès de l'un de leurs descendants (Suya) et de l'un de leurs anciens ennemis (Juruna) confirme l'attaque Kayapo sur le Xingu, une migration dans la région de l'Iriri (donc à l'Ouest du Xingu), puis une séparation du groupe en deux en aval d'Altamira, une partie des Arara demeurant à l'Ouest du Xingu, l'autre rejoignant les abords du Tocantins. Ce dernier groupe aurait alors guerroyé contre les Kayapo et les Karajá, remontant la vallée de l'Araguaya pour finir aux mains des Xinguanos sur le Suya-missu. La tradition propre des Txicão est plus difficile à rattacher à ces mouvements. De deux choses l'une, ou bien l'hypothèse d'Ehrenreich est correcte, et les Txicão seraient originaires du "berceau" des Arara dans le bassin du Teles Pires, et auraient moins voyagé que les autres Arara, ou bien ils viennent de cette fraction des Arara qui a habité un certain temps le bassin de l'Iriri et sont ensuite passé dans la vallée du Teles Pires, puis dans le Haut-Xingu. La seconde possibilité est plus probable, dans la mesure où les souvenirs récents des Txicão se rattachent sans doute à l'Ouest et leur passé plus ancien au Nord-Ouest, aux Xipaya et peut-être à l'Iriri. Les emprunts linguistiques du Txicão que nous avons prudemment suggérés (voir figure 3, les cultigènes) paraissent indiquer autant des contacts occidentaux (Irantxe ? Apiaká du Tapajoz, Mundurucu) que des contacts septentrionaux (Juruna, Manitsawa). Les travaux des linguistes, peut-être ceux des botanistes, permettront sans doute d'éclairer ces questions. Il semble en outre qu'il existe encore aujourd'hui des groupes Arara de langue caribe.

Les tribus dites Arara ou Arara-Tora signalées fréquemment depuis une vingtaine d'années dans les bassins du Purus et du Madeira sont probablement de langue txapakura, famille linguistique isolée qui comprend aussi le Pakaa-Nova. Cependant, on ne sait encore pratiquement rien sur ces groupes, et il existait dans la région (Guapore) au moins un groupe de langue caribe, les Palmela (cf Kietzman et D.Ribeiro, in Hopper ed. 1967). Par ailleurs, les rapports du S.P.I. des années 1950 mentionnent un groupe Arara sur le Jamaxim, affluent gauche du bas Tapajoz (D. Ribeiro, 1957 in Hopper ed. 1967) et plusieurs autres entre le Jacundá, le Bacajá de Portel et l'Anaju, dans l'interfluve Xingu - Amazone - Tocantins, et enfin à l'Ouest du Xingu, non loin d'Altamira. Ces groupes restent assez fantomatiques jusqu'en 1967, quand une équipe de défricheurs préparant le tracé d'une route Altamira - Santarém est attaquée par des Arara à 80km d'Altamira. Une expédition dirigée par les Villas Boas trouve deux villages sur le Penetecahua, affluent du Jarauçu qui se jette dans l'embouchure Xingu - Amazone, mais ne peut établir le contact. En 1972, de part et d'autre de la route transamazonienne en construction, les équipes de la FUNAI qui précèdent ou suivent le génie civil établissent des "contacts visuels" avec des Arara, non loin d'Altamira. Il s'agirait de deux villages Arara, dont la population totale est estimée à 200 personnes (information communiquée verbalement par les bureaux de la FUNAI à Brasilia, 1972 et Brooks et al., 1973). Il n'est donc pas impossible que des travaux ethnographiques soient encore possibles sur d'autres sociétés du groupe Arara, dont l'existence jusqu'alors était plus soupçonnée qu'établie.

Rassemblant les trop rares données sur la culture de ces différentes sociétés Arara et les comparant aux résultats de notre enquête, nous pouvons esquisser un rapide tableau de la culture Arara. Ce tableau nous permettra de situer l'organisation sociale txicão par rapport à une culture matérielle et idéologique bien distincte de celle des Xinguanos. La guerre est indubitablement le trait dominant de tous ces groupes, elle rend compte de leurs vagabondages et de leur mobilité. Il s'agit d'un mode d'existence peut-être plus "choisi" qu'imposé par les circonstances, pour autant qu'on puisse généraliser. Le rôle et le statut des captifs évoque parfois (cf Nimuendajù, 1948) les sociétés tupinamba, bien que la réalité du cannibalisme soit difficile à établir. En fait, c'est l'accusation la plus vraisemblable de la part des victimes d'un groupe de ravisseurs disposant d'une certaine supériorité tactique, une hantise et un phantasme communs, mais les données txicão démentent l'anthropophagie. Il est non moins vrai que des coutumes comme la conservation des crânes ennemis (Arara, Yaruma), la transformation des os longs de l'ennemi en flûtes (Txicão, Arara, Yaruma) la fabrication de colliers et de talismans de dents humaines (Txicão, Arara), la préférence marquée pour les noms étrangers (Txicão) sont idéologiquement assimilables au cannibalisme, c'est-à-dire relèvent d'une même logique. La technologie de la guerre ne semble pas différer de celle d'autres groupes amazoniennes, ni dans l'armement (arcs et flèches, massues, flèches incendiaires à la poix de jatobá), ni dans la tactique (embuscades, raids-éclair, chaussees trappes sur les sentiers du retour). Les paraphernalia et le cérémoniel sont principalement liés à la guerre (p. ex. tissage de la coiffe "de guerre" chez Txicão, peut-être Arara entrevus en 1967),

et celle-ci est plus une vision du monde qu'une nécessité proprement économique.

Ces groupes en effet ne sont nullement "nomades", au sens où leur mode de production leur imposerait de se déplacer. Non seulement ils sont horticulteurs sur brûlis, mais surtout ils disposent d'un savoir et d'une technologie relativement avancés. Autant par rapport aux groupes Gê (dont l'économie n'a sans doute pas été de chasse et cueillette, au moins récemment, comme on s'est plu à le répéter) que par rapport aux Xinguanos, ils manifestent une supériorité technique. Nous ne citerons que quelques exemples. La variété des cultigènes (plus d'une quinzaine pour les Txicão) a frappé tous les observateurs, et l'association du maïs et du manioc, de manière équilibrée, évoque les tupi-guarenis du Sud du Brésil à l'époque de la Conquête. Du point de vue de l'ergologie, le complexe râpe - presse mécanique (tipiti) - auge de bois - bassine de céramique - platine a un meilleur rendement dans la préparation culinaire du manioc amer que les presses manuelles (feuilles chez certains groupes gê ou natte - tamis dans le haut - Xingu). Si l'hypothèse avancée par G. Dole (in ed. Wallace, 1960) est vérifiée, à savoir que la presse mécanique ou tipiti est une invention récente, amazonienne, et qu'elle appartient à la forme la plus développée de la culture de la forêt tropicale (full-fledged tropical forest culture), il se confirmera que le groupe Arara est le dernier venu des migrations caribes, peut-être contemporain ou postérieur au grand mouvement de populations dans les Guyanes et les Caraïbes. Un dernier élément vient compléter ces indications, c'est la présence de la fermentation parmi les techniques culinaires.

Les bières, à base de manioc, de maïs, et parfois de patates, avec ou sans ptyaline naturelle comme enzyme, sont fort prisées par les Txicão, et, semble-t-il par les Arara. Les groupes caribes méridionaux (Bakaïri, Xinguanos) ignoraient la fermentation, mais elle était connue des groupes tupis du littoral et de l'Amazone, ainsi que des caribes nord-amazoniens. Quant à la céramique, elle était l'un des objets les plus convoités par les Txicão lors de leurs raids chez leurs voisins, et ils nous avaient dit (en réponse à des questions) qu'ils ignoraient comment la fabriquer. Lors d'une chasse rituelle, qui nous mena le long du Xingu avec les Txicão, nous meublions nos loisirs en explorant l'un des nombreux gisements archéologiques de la région. En nous voyant déterrer des tessons noirâtres bien différents de la céramique vernissée rouge faite de nos jours par les Xinguanos, nos compagnons déclarèrent qu'ils ressemblaient à leur propre céramique. A notre grande surprise, ils nous expliquèrent alors la sélection des terres, l'adjonction d'un durcisseur à la pâte (écorce d'arbre réduite en cendres, au lieu d'éponges fluviales pour les Waura), et le mode de cuisson. Cette céramique, ils la trouvaient plutôt fragile et assez laide, préférant de loin courir les risques de la rapine chez l'ennemi à contrarier leur sens esthétique. Cette "découverte" accidentelle s'accorde avec les informations connues par ailleurs sur les Arara, et surtout illustre un fait plus général dans l'ethnographie sud-américaine. L'absence, relative ou complète d'un produit, n'a pas de signification culturelle tant qu'on ne peut établir avec certitude l'ignorance d'un ensemble de connaissances permettant telle ou telle production. On a souvent argué de l'absence apparente, ou de l'utilisation occasionnelle de certains ustensiles pour définir

une soi-disant primitivité. De nombreux groupes réputés "peu avancés" technologiquement possèdent en fait le "know-how" et ne l'appliquent guère; chez les Nambikwara, "la poterie <sup>in</sup> connue des groupes orientaux, est grossière partout ailleurs" (Lévi - Strauss, 1948, p. 15) et chez les Xavante, autre instance de peuple agricultu- ralement "primitif", "it seems that the Xavante probably did make clay pots originally" (Maybury. Lewis, 1967, p. 61). La leçon de l'anecdote est qu'il vaut mieux croire ses oreilles que ses yeux, et que la culture matérielle est une réalité en grande partie idéale, dont la mise à jour dépend peut-être autant des hasards de la conversation que de l'habileté et du savoir-faire de l'interrogateur.

Il serait inutile de citer d'autres éléments de culture matérielle à l'appui de cette tentative de caractérisation du groupe Arara. Outre que la rareté des sources sur les sociétés Arara ne nous permet guère de faire le départ entre ce qui est constitutif de la culture txicão et ce qui constitue celle du groupe Arara, le fait que ce que nous avons pu glaner porte essentiellement sur la culture matérielle nous interdit toute comparaison sérieuse. L'exemple cité précédemment, de la découverte quasi-fortuite que les Txicão connaissent la céramique, montre bien qu'un discours sur la technique, sur l'écologie ou sur l'économie n'est pas séparable de l'analyse des formes d'organisation et des structures sociales et conceptuelles. En renouant un instant avec une tradition américaniste illustre, bien qu'un peu oubliée de nos jours (plus exactement oubliée par la grande majorité des ethnologues), nous n'avons pas souhaité définir une nouvelle configuration culturelle



en Amazonie, ce qui serait prématuré vu l'état de nos matériaux, mais simplement fournir quelques pistes à d'autres chercheurs, et un cadre préliminaire à un travail comparatif possible. Il n'en reste pas moins vrai qu'un ordre de priorité s'impose à la recherche, et que l'étude systématique de l'organisation sociale et des structures symboliques des sociétés amazoniennes est la clé d'une pleine compréhension de l'histoire culturelle de cette région. Pour avoir négligé cette priorité indispensable, les tentatives récentes d'histoire culturelle de l'Amazonie, qui sont plus le fait de préhistoriens que d'ethnologues, en arrivent à simplifier jusqu'à la caricature la forme générale de ces sociétés. Un exemple suffira: malgré la qualité de son étude du milieu amazonien, le livre de B.J. Meggers (1971) donne des sociétés Kayapo, Kamayura et Jivaro une description "synthétique" qui dénature complètement les sources ethnographiques, en particulier sur la complexité de l'articulation des groupes sociaux dans ces sociétés. Les travaux ethnologiques sur les sociétés amazoniennes depuis C. Nimuendajù montrent à l'envi qu'il n'existe pas apparemment de relation causale entre la "simplicité", ou "généralité" pour reprendre le langage des écologistes, d'un éco-système et la simplicité de l'organisation sociale et politique, à supposer que celle-ci soit définissable. Le foisonnement et l'enchevêtrement des structures dites dualistes caractérise autant le foyer de l'empire Inca que les villages d'agriculteurs frustrés des Bororo ou des Kayapo. L'obsession à la fois fonctionnaliste et évolutionniste à vouloir ordonner des sociétés à la manière des espèces animales a sans doute été la cause principale de méprises fréquentes sur les économies indigènes, quand on traite par exemple de "chasseurs-collecteurs" les groupes Gê et Yanomamé.

En ce qui concerne le groupe Arara, il semble que nous ayons à la fois une horticulture diversifiée quant à ses produits, une technologie raffinée, un artisanat (tissage du coton) complexe, et une grande mobilité des groupes, un extrême morcèlement des unités, une absence de groupes sociaux de degré supérieur à la famille étendue (ce dernier point, en toute rigueur, ne s'applique qu'aux Txicaó en l'absence d'informations sur les autres sociétés Arara). Un déterministe convaincu objecterait que la "pression" des groupes riverains a forcé les Arara à cette mobilité et à vivre sur le pied de guerre, et que la colonisation des deux siècles précédents n'a pu que renforcer l'éparpillement et l'instabilité du groupe. Malgré la vraisemblance de cette spéculation, les données nous manquent qui l'étaieraient, et la part prééminente de la guerre dans ces sociétés ne peut s'expliquer seulement par le manque, comme nous le verrons. La supériorité d'origine militaire de ces sociétés est d'ailleurs toute relative, puisque nos informations concourent à montrer que les Arara ont généralement eu le dessous dans leurs conflits avec des groupes Kayapo ou Gê. En fin de compte, et sous réserve de travaux ethnographiques à venir, on peut affirmer le groupe Arará est certainement d'origine amazonienne, peut-être nord-amazonienne, qu'il participe de développements techniques et scientifiques relativement récents dans cette région, et qu'il a un mode de vie plus terrestre que fluvial, encore que ce caractère puisse avoir été le résultat de pressions extérieures. Ce groupe a eu des rapports privilégiés avec une série de sociétés de langue tupi (Juruna, Xipaya, Manitsawa, Tucunapewa,...) qui constituent peut-être un seul groupe de dialectes d'une langue tupi "impure" (selon Nimuendajù, in Steward ed. 1948, p. 214) et qui ont depuis

dans plusieurs villages. On leur y donnait de la nourriture sans ladrerie, mais aussi en leur faisant sentir leur condition, sans hésiter à les railler ouvertement (conduite extrêmement grave entre Xinguanos, qui prélude souvent à une accusation de sorcellerie suivie d'exécution). Dans l'ensemble, la nourriture cédée était de seconde qualité, et des contreparties exigées ouvertement. D'abord sous forme de services et de corvées, mais aussi sous forme de faveurs sexuelles de la part des femmes txicáó. Celles-ci s'y prêtèrent, pas toujours de bonne grâce, et leurs époux gardèrent le silence. Il ne s'agit pas de prostitution à proprement parler: les Txicáó sont unanimes à affirmer que les échanges entre amants sont réciproques (petits présents de nourriture en général) et que c'est leur situation de manque chez les Xinguanos qui contraignait leurs femmes à accepter les relations sexuelles avec ceux-ci. En fait, lorsque les Txicáó eurent recouvré leur autonomie de production, certaines de ces relations "illégitimes" continuèrent, et les hommes txicáó en conçurent non de la jalousie mais le dépit d'être floués. Car disent-ils, même aujourd'hui, alors que nous avons de la nourriture en surabondance, les femmes xinguanos refusent généralement nos avances. La raison en est simple: les Txicáó, même relativement aisés, restent l'objet d'un mépris violent, et une femme xinguanos s'exposerait au ridicule et aux moqueries de sa communauté si elle entretenait un commerce avec un Txicáó. Pour les Txicáó donc, et les hommes en particulier, ces refus répétés heurtent plus le sens de l'équilibre dans l'échange que la fierté personnelle ou tribale. Les hommes protestent contre une relation inégale, non contre un affront à leur "machismo".

Le problème des relations matrimoniales et la manière dont il a été résolu justifie l'interprétation ci-dessus. Les Txicão refusèrent avec énergie de rendre la captive Waura survivante, les Waura la réclamant avec une énergie toute aussi spontanée. La situation était apparemment inextricable; d'un côté les Txicão pouvaient avancer le fait que cette femme était incorporée, mariée effectivement à l'un des leurs et avait oublié sa langue et sa culture d'origine, de l'autre les Waura défendaient pour la famille le droit de recouvrer cette femme, et pour les jeunes Waura le droit de l'épouser ou de la prendre comme amie. Au fur et à mesure que les Txicão récupéraient leur santé et reconstruisaient leurs moyens matériels de subsistance, les Waura multipliaient les visites. Visites équivoques, dont la raison et le prétexte étaient l'échange de biens, à la manière du rituel d'échange xinguano, moins les aspects cérémoniels, mais où les visiteurs exprimaient sur le mode de l'ironie, de la légitimité outragée et parfois de l'agressivité verbale leur insatisfaction profonde. Les Txicão y répondaient soit par des mimiques de fausse incompréhension, soit par des discours également agressifs, en leur langue. Les femmes Waura et Txicão pratiquaient de leur côté et entre elles un échange plus approfondi. D'une part la mère de la captive devint peu à peu une visiteuse admise à la maison de celle-ci, et bientôt choyée, sans qu'on cédât jamais sur sa revendication principale, ramener sa fille chez elle; d'autre part les femmes txicão, chaperonnant la captive lors des visites, manifestèrent un intérêt personnel pour la vraie mère, la reconnurent comme parente, et établirent avec sa famille des rapports d'échange de nourriture et de biens. La situation était donc tendue entre les hommes, et relativement confiante entre les

femmes; par ailleurs, les visites de certains groupes familiaux dans les villages xinguanos les plus proches prirent une allure plus institutionnelle. La dépendance alimentaire des Txicão, et les services exigés en contrepartie se transformèrent en alliances de mariage. Les Txicão tirèrent partie de certaines de leurs veuves et femmes non mariées en les établissant dans deux villages, Mehinaku et Kamayura. Ils sortaient ainsi des relations occasionnelles, créant avec ces mariages des flux légitimes de prestations.

Pour les Xinguanos comme pour eux, on doit assistance alimentaire à ses beaux-parents, beaux-frères, bref aux donneurs de femme.

Le fait que ces mariages fussent instables d'une part, et des mésalliances d'autre part, importe moins que l'attitude de "donneur d'épouses" qu'adoptèrent collectivement les Txicão, ce qui leur ouvrait un droit sur les groupes de preneurs, et les plaçait donc hors de la catégorie méprisée des mendiants. Pour les Xinguanos, il s'agissait explicitement de mariages de la main gauche, les époux ayant soit une position en marge dans leur groupe (vieux célibataires ou veufs), soit une réputation suspecte ou exécration (de sorciers, évidemment); la situation de maris de femmes méprisées était d'ailleurs telle dans les trois cas que nous avons connus, que leurs congénères ne firent aucune difficulté pour céder à la revendication matrilocale des Txicão. Les Txicão gagnaient ainsi doublement, pouvant exiger lors de leurs visites dans les villages de leurs preneurs de femmes des dons alimentaires, et satisfaire leur idéal communautaire, vivre entre soi sans subir l'inconvénient de la présence d'un groupe d'alliés étrangers. Ils se montrèrent naturellement de plus en plus exigeants à mesure qu'ils avaient moins besoin de ces prestations alimentaires. Le mariage de leur plus jeune

"épouse d'exportation" fut rompu par eux, à la suite de désaccords. La tension est restée vive entre les Mehinaku et les Txicão, ces derniers ayant accusé les Mehinaku d'avoir provoqué par sorcellerie la mort de la mère (classificatoire) de la femme qu'ils avaient mariée chez eux. Ce qui, d'une certaine manière, est une forme canonique des accusations de sorcellerie entre Xinguanos. Par la suite, le groupe familial de cette attirante épouse "mobile", rendit visite aux Waura. Elle trouva là, sans que le hasard des rencontres y soit pour beaucoup, un homme non marié (et semble-t-il non mariable chez les Waura, puisque son père avait été exécuté comme sorcier, son jeune frère était épileptique, etc...) que sa famille la poussa à épouser. Le groupe txicão en visite, après un délai raisonnable, laissa donc la jeune épouse chez les Waura. On pourrait naturellement douter que ces manoeuvres fussent l'effet d'une stratégie matrimoniale. Alors que nous nous interrogeons sur cette question, l'un des pères classificatoires de "l'épouse des Waura", pour ainsi dire, nous déclara spontanément que les Waura ne pouvaient plus réclamer leur "fille" captive, ajoutant que le dernier mariage opéré rétablissait l'égalité. Il y a donc chez les Txicão une perception explicite de la notion d'équilibre dans l'échange matrimonial: cette épouse cédée (sans que la malheureuse ait eu par ailleurs le choix) transformait du même coup leur captive en épouse consentie, et légitimait les relations respectueuses et mutuellement attentionnées que les femmes avaient entre elles tissées, forçant ou pressentant un dénouement stable. La fin provisoire de cette histoire matrimoniale récompense le sens de la stratégie des Txicão, puisque l'époux Waura de cette jeune Txicão, accepta de venir vivre au village txicão, accompagné de sa mère et de deux

frères non mariés. Elle satisfait aussi le groupe Waura, qui ne demandait pas mieux que d'être débarrassé d'une famille isolée, suspecte et presque ostracisée. Toutefois, la situation du couple lui-même est psychologiquement difficile: les époux "classificateurs" de la jeune femme parmi les Txicão, rappellent subtilement, parfois à l'aide de mises en scènes allusives, leurs droits sur elle, sans jamais offenser de front le mari, et ce dernier n'a pas hésité à tuer à la naissance un enfant de sa femme, pratique courante des Xinguanos mais actuellement répugnante aux Txicão, justifiant son acte par les doutes qu'il avait sur la paternité de l'enfant. Ces difficultés réelles ne font aucunement obstacle à l'intensification des relations entre Waura et Txicão. En fait, c'est avec les Waura que les Txicão ont établi le meilleur rapport, alors que ceux-ci étaient leurs ennemis privilégiés. Les Waura quant à eux, s'ils n'ont rien perdu de leur dégoût personnel des Txicão, acceptent les échanges et reconnaissent, fût-ce à contre coeur, la valeur des Txicão, c'est-à-dire craignent le pouvoir de leur sorcellerie. Cette dernière crainte est mutuelle, mais les Txicão, tactiquement et afin de ne pas envenimer les rapports, insistent surtout sur les dangers de la sorcellerie venant des groupes avec lesquels ils ne sont plus en relation d'alliance.

L'établissement de relations non hostiles entre Xinguanos et Txicão a donc été un processus rapide. Bien que les contraintes de l'acculturation ait joué le rôle d'un frein à la possibilité de violence ouverte, il faut souligner le caractère conscient et politique du comportement collectif des Txicão. Ils ont transformé les antagonismes résultant de leur passé guerrier en une situation

d'équilibre relatif par le jeu de l'alliance matrimoniale. Bien que ces unions soient effectivement contractées entre groupes familiaux (restreints du côté xinguano), elles sont conçues, c'est-à-dire préparées, négociées et finalement vécues sur le mode d'un rapport entre groupes solidaires. Les Txicão considèrent l'épouse donnée comme leur lien avec l'ensemble du groupe preneur, c'est-à-dire une tribu xinguano. Comme nous l'avons vu, ce type de relation d'alliance est pour les Xinguanos une forme intermédiaire entre l'alliance forcée et l'alliance légitime; ils peuvent donc s'attendre à ce que l'ensemble des relations entre les Txicão et eux-mêmes évolue dans le sens de leur modèle "intégré". Pour l'heure, l'opposition antagoniste entre groupes de parentèle congrus à la tribu est l'aspect dominant du rapport, mais il n'est pas interdit de spéculer sur l'avenir. A mesure que les mariages entre Xinguanos et Txicão se multiplieront, le réseau de parentèle xinguano pourra s'étendre jusqu'à inclure le groupe txicão.



- (1) - le nom de ce fleuve IGPA (ou IKPA, ce qui est équivalent dans la phonologie du Txicão) n'est pas sans évoquer l'ethnonyme traditionnel IKPENG; nous nous garderons toutefois d'en tirer conclusion, car la suffixation (-ng) est assez rare en Txicão, et notre connaissance de la linguistique caribe insuffisante.
- (2) - ce haricot, cultigène original des Txicão, est la seule plante identifiée par un botaniste professionnel, Melle Margret Emmerich du Musée National de Rio - de - Janeiro. Elle semble poser un problème intéressant puisqu'elle est décrite comme un cultigène d'origine probablement asiatique. Nous remercions ici Melle Emmerich de nous avoir communiqué ces renseignements.
- (3) - M. Rolf Krusche, directeur du Museum für Völkerkunde, à Leipzig, nous a confirmé que la collection M. Meyer avait été détruite pendant la guerre, et fort aimablement communiqué une copie du journal manuscrit de H. Meyer concernant cette tribu inconnue du Ronuro. Qu'il en soit ici remercié.
- (4) - Melle M.H. Fénelon Costa, responsable des collections ethnographiques du Museu Nacional, nous a signalé l'existence de cette pièce d'attribution douteuse et permis de l'examiner. Nous lui exprimons ici notre gratitude.
- (5) - Nous sommes reconnaissant à M. Robert Carneiro, de l'American Museum of Natural History de New York, de nous avoir signalé cette référence dans un livre peu connu et qui mérite de le rester.

- (6) - F. Denis, dans son "Histoire et description de tous les peuples. Brésil", mentionne sans les localiser "les Araras, qui tirent leur nom du singulier ornement en plumes qui orne leur bouche" (Denis, 1846)
- (7) - Notre informateur Juruna, qui avait voyagé dans la région d'Altamira et recueilli auprès de congénères acculturés diverses histoires sur les Arara, confirme cette interprétation. Les Juruna appelaient les Yaruma - Arara "Axiha" ce qui signifie "ligne". Par ailleurs, le motif "oeil d'Ara" est l'un des plus courants de la décoration txicão.
- (8) - Nous avons déterminé cette période en nous fondant d'une part sur le niveau et la place des captifs xinguanos dans nos généalogies (voir Annexe I), d'autre part sur l'absence de références aux Txicão dans les chroniques des visiteurs du Haut-Xingu avant M. Moennich (1937).
- (9) - Ce bilan des victimes a été établi en tenant compte des récits des Xinguanos (in Galvao et Simoes, 1965) mais surtout à partir de notre enquête auprès de ces derniers et des Txicão, qui nous a amené à réviser certaines exagérations des Xinguanos, dues à leur frayeur rétrospective.
- (10) - La région n'était pas encore une "réserve" indigène et l'administration du S.P.I. avait cru bon se séparer des frères Villas Boas, laissant le poste à l'abandon.

(II) - Nous devons ces détails au journal d'un photographe brésilien, Jesco von Puttkamer, qui séjourna parmi les Txicão, dans leur village du Jatobá, en 1966. Ses descriptions sont d'une précision clinique remarquable. Nous tenons à lui exprimer ici toute notre gratitude, ainsi qu'au National Geographic Magazine (Washington) qui nous communiqua obligeamment son manuscrit.

(I2) - Contrairement à ce qu'ont affirmé les premiers observateurs (O. et C. Villas Boas, 1968) les prospecteurs ne semblent avoir tué aucun Txicão en 1964 - 1967, bien qu'ils les aient souvent menacés. Ils se sont d'ailleurs montrés très coopératifs avec ceux-ci, persuadés qu'ils étaient que les prospecteurs représentaient le même groupe que les Villas Boas qui les avaient si amicalement traités en 1964.

NOM VERNACULAIRE	COGNATS INDIGENES	FRANCAIS	NOMENCLATURE
I. Tarube	taduba (Manitsawa)	manioc	Manihot esculenta cranz
2. Nabiot	nabiot (Arara)	patate	Ipomoea batatas Lam.
3. Anat	anat (Arara)	maïs	Zea mays L.
4. Mula		taro ("mangarito") (en brésilien) (local )	Xanthosoma Spec. (aracée)
5. Akpe	? "épe" (arara)	cará	Dioscorea Spec.
6. Obobia		pl. tinctoriale et comestible	Xanthosoma Spec. ?
7. Kamap	kamapô (Apiakã du Teles Pires)	cuiète coui (fruit)	Crescentia cujete L.
8. Wayo	waya (Munduruku)	calebasse	Lagenaria siceraria ou vulgaris (cucurbitacée)
9. Lutako		courge (brésilien dialecte-) (tal du NE : ) ( "porongo" )	Cucurbita Spec. (cayaponia ? )
10. Itopu		potiron (brésilien ) ( abóbora )	(prob.) cucurbita pepo
II. Kamara	(? Kumata ( Irantxe) ? ( kumana ( tupi)	"fève" (fava)	Phaseolus lunatus L.

12.	Arabi		petit haricot <sup>(2)</sup>	<i>Vigna unguiculata</i> "macassar"
13.	Angnep		cacahuète	<i>Arachis hypogaea</i> L. (arachide)
14.	Onon		rocou	<i>Bixa Orellana</i> L.
15.	Maku	makuá (Juruna- Xipaya)	coton	<i>Gossypium barbadense</i> var. <i>brasiliense</i>
16.	Lëmu		p.ê.camass *	? <i>zygadenus</i> spec. ou <i>camassia</i> spec. (liliacée)
17.	Ugo		petit taro	<i>Xanthosoma</i> Spec.
18.	Tamù	tamë (perdu) (Arara)	tabac	? <i>Nicotinia tabacum</i> L.

\* Cette plante est l'une des multiples espèces à bulbe hypogée, dont la forte odeur alliagée lui a valu l'appellation brésilienne de "alho do mato". Elle est décrite par les Txicáo comme cultigène et plante sauvage, et non-comestible à l'état cru. Les Indiens des Rocheuses et des Plaines utilisaient des espèces peut-être similaires, mais non cultivées (camass)